

— Ce n'est pas cela non plus, mon cher directeur qui me fera partir après demain. C'est le désir de vous revoir et de vous renouveler verbalement l'expression de mes sentiments les plus affectueux et les plus dévoués. »

(A suivre).

DU JAZZ-BAND AU ROMAN NÈGRE

Ga'nza.... ga'nza..... ga'nza..... ga'nza
On ne l'est qu'une fois dans sa vie.
A nous, femmes!..... A nous, hommes!
A présent, vous êtes ga'nzas.
Ga'nza..... ga'nza ga'nza..... ga'nza.

L'Académie Goncourt vient de couronner un roman nègre. « Véritable roman nègre » porte *Batouala* sur sa couverture. Mention superflue! Il suffit d'ouvrir le livre : on s'en aperçoit tout de suite. Pour un roman nègre, *Batouala* est un roman nègre; il l'est à fond, dans toute l'acception du mot. Il ne l'est pas seulement parce que, comme le *Romulus Coucou* de Paul Reboux ou le *Visage de la Brousse* de Pierre Bonardi, il met des noirs en scène, ni parce que son auteur, M. René Maran, est un noir authentique. Il l'est encore et surtout — c'est la nouveauté — parce qu'il est écrit et pensé en nègre. Ce roman est le plus beau spécimen de littérature nègre en langue française que nous puissions souhaiter.

Il fallait s'y attendre. Après l'invasion dans nos orchestres de cette cacophonie épileptique où se heurtent les meuglements des trompes d'automobiles et les hurlements de moricauds en délire qu'on nomme jazz-band ; après les expositions de puérils dessins et d'informes statues nègres, le roman nègre devait avoir son tour.

Nous y sommes. Et je vous prie de croire que nous y sommes en plein. *Batouala* ne se contente pas de faire parler et agir des nègres, de nous décrire leurs gestes et leurs cérémonies ; il est un parfait exemplaire de l'art et de la pensée nègres.

L'action est rudimentaire et brutale. Un nègre, *Batouala*, est trompé par l'une de ses femmes. Il veut tuer le séducteur Bissibingui, mais est tué par lui. Et pendant qu'il agonise les deux

amants, si j'ose leur accorder ce nom, s'accouplent sous ses yeux.

Quant à l'art avec lequel cette histoire est contée, il est simpliste au premier chef. Il n'emploie guère comme procédé de description que l'énumération. « Et la pluie tombe. Tiède, torrentielle, diluvienne, en hordes lourdes, rapides, serrées, infatigables, irrésistibles, incessantes, elle tombe... » Ou encore : « Tintement de sonnaillles, chocs de pilons, cliquetis de sagaies, vomissements incoercibles, discrets ou clairs, chauds ou rauques, les coassements de toutes les sortes de crapauds et de toutes les espèces de grenouilles font yangba. » Et puis, la répétition, infatigable et monotone, qu'on rencontre presque à chaque ligne. « Partout des plantations. Partout des plaines, des plaines, des plaines et, au bout des plaines, la Déka... » En voulez-vous ? en voici : « ... les femmes en tapant les pieds, hurlent, hurlent. » « Tiens! tiens! tiens!... » songe *Batouala*.

Si encore ce livre nous apprenait véritablement quelque chose sur le pays et ses habitants ! Je ne parle pas de vision personnelle ; il n'y a de personnel dans *Batouala* que des inversions, maniées du reste avec une telle maladresse que certaines phrases ont des contorsions de sauvage. Mais, à défaut de vues originales, ce livre pourrait nous rendre la physionomie de l'Oubangui Chari où se passe l'action. Hélas ! en fait de couleur locale, M. René Maran n'a rien trouvé de mieux que de parsemer son récit de vocables indigènes avec une profusion qui n'aide pas à la clarté : « les li'nghas, les balafous et les komdiés luttèrent de frénésie. Les toucans ricanaient sinistrement. » C'est tout et c'est peu. Si, du moins, on nous avait donné le sens de ces appellations, on pourrait comprendre. Mais ce ne serait, évidemment, pas assez nègre. Après les noms communs viennent les noms propres, dont M. René Maran, pour nous étonner sans doute, ne craint pas de faire abus : «et, au bout de ces plaines la Déka, qui se jette dans la Kandja. Car, entre temps, la Bamba s'est changée en Kandja, N'Gakoura sait après comment ! »

Nous sommes loin de l'art d'un Loti qui, lui aussi, a décrit des nègres dans le *Roman d'un Spahi*, et même le désert. Quelques lignes de lui en disent plus long sur l'âme noire que tout le volume de M. René Maran. Car, à le bien examiner, les nègres n'y sont pas plus dépeints que leur pays. L'auteur nous fait bien assister à quelques-unes de leurs cérémonies, notamment à une yangba et à une chasse. Mais, outre que nous ne « voyons » pas les scènes, car M. René

Maran est bien incapable de rendre une atmosphère, nous n'apprenons rien sur l'âme de ses personnages, qui, cependant, en ont une, de l'aveu même de l'auteur. Nous ne savons rien de ce qu'ils sentent et de ce qu'ils pensent. Nous ne connaissons pas leur vie journalière. Contrairement au projet qu'il expose dans sa préface, M. René Maran n'a pas su nous intéresser à ses compatriotes. Ils passent en vagues silhouettes qui ne retiennent pas l'attention. Tout cela est d'un art primitif, en un mot de l'art nègre.

J'oubliais le parti-pris de grossièreté, qui est bien nègre aussi, par quoi peut-être ce roman a plu aux membres de l'Académie Goncourt, si j'en juge par quelques uns de leurs précédents choix. *Batouala* nous rappelle les temps révolus du naturalisme. Il en est de l'espèce la plus lasse et la plus plate, de la plus inutile aussi. Jugez en : « Hum ! Crachons. Ça puait. Sûrement, il y avait de l'homme par là, l'homme étant de tous les êtres animés celui dont les excréments dégagent l'odeur la plus intolérable. Elle s'accroche à votre nez, poursuit, persiste, harcèle. Quelle punaiserie ! » Combien d'autres détails ignobles ou obscènes et tout aussi inutiles, que je ne puis citer par respect pour mes lecteurs ! Et il paraît qu'on en a retranché !

En résumé, *Batouala* n'est à aucun titre une œuvre d'art. C'est une œuvre élémentaire, très honorable pour un nègre, qui nous renseigne sur ses frères, moins par ses descriptions, que par la mentalité dont témoigne son auteur. Mentalité primitive et, comme telle, simpliste, qui ne va pas plus loin que l'aspect extérieur et tout superficiel. Qu'un nègre authentique ait pu l'écrire en français, cela, certes, est intéressant et atteste, ce dont nous avons d'ailleurs maintes preuves, que la race noire est capable de progrès. La portée de cette œuvre ne va pas plus loin. Mais sert-elle la race noire comme elle en affiche le dessein ! Je ne le crois pas. M. René Maran nous montre plutôt des gorilles que des hommes.

Ce qui, en tout cas, me passe, c'est que l'Académie Goncourt qui, apparemment, n'est pas chargée de l'amélioration des races humaines, ait jugé bon au seul point de vue littéraire d'accorder le prix dont elle dispose à une si naive ébauche alors qu'elle pouvait en gratifier une œuvre, à tous égards, remarquable, j'ai nommé l'*Epithalame*, un conte délicieusement philosophique, le savoureux *Castagnol* d'André Laman-dé, le puissant roman de Louis Chadourne, *Terre de Chanaan*, *la Cavalière Elsa*, l'*Entre-*

preneur d'illuminations et tant d'autres. Ils n'avaient que l'embarras du choix. Goncourt, que je sache, était un pur littérateur et un artiste, un homme de lettres avec toutes ses qualités et tous ses défauts. Il serait stupéfait de la désignation qu'on fait ses héritiers du « véritable roman nègre » qu'est *Batouala*, comme du meilleur roman publié dans l'année par un jeune.

J'ai même quelque raison de supposer que le fondateur de l'Académie Goncourt éprouverait quelque inquiétude : il se demanderait si l'esprit de vertige qui, par excès de raffinement, fait préférer à quelques-uns de nos contemporains, aux œuvres harmonieuses, de simples vagissements n'a pas touché certains membres du cénacle qui porte son nom. Il craindrait d'y voir un signe de cette déliquescence qui en musique nous a conduit du jazz-band au bruitisme, dans les arts plastiques du cubisme au tactilisme, et qui, en littérature, pourrait bien nous mener du dadaïsme au gagaïsme.

Je préfère croire que l'Académie Goncourt a voulu manifester sa sollicitude pour nos frères de couleur, en attendant qu'elle la marque pour nos frères inférieurs, ce qui pourrait l'inciter à couronner l'an prochain, s'il s'en produisait un, un « véritable roman singe ».

Paul GAULTIER.

LA CHINE

Ce n'est pas de la Chine à Washington, c'est-à-dire de la Chine dans ses relations avec d'autres puissances, que nous entretiendrons le lecteur, mais de la Chine en soi, de cette Chine, dont on n'a point parlé à Washington, de son avenir, de ses possibilités d'accès au progrès moderne, autant de questions que beaucoup de personnes se posent et dont la réponse ne s'improvise pas. Il faut, selon nous, avoir séjourné pendant un temps assez long en Extrême-Orient, pour dire ce qu'est la Chine, où elle en est, et pour essayer de se représenter où elle va.

Quand on considère la Chine d'aujourd'hui, le chaos politique dans lequel elle se trouve, la scission de fait sinon de droit qui, depuis plusieurs années déjà, entretient chez elle un perpétuel état de guerre, on comprend mal que d'aucuns puissent prétendre qu'une évolution ait commencé dans ce pays et distinguent, à travers l'anarchie la plus évidente, un progrès vers la